

L'ART MUSICAL, 30 novembre 1891, pp. 169-170.

Nous sommes légèrement en retard pour parler de cette fête qui a eu lieu le samedi, 14 novembre, au moment où notre précédent numéro était sous presse. Mais la fête aussi retardait, car Meyerbeer naquit le 5 septembre 1791, c'est du moins la date gravée sur sa tombe à Berlin, ville natale du maître et où, par conséquent, on doit savoir à quoi s'en tenir à ce sujet.

Beaucoup de bruit avant, beaucoup de bruit après, voilà ce qui a surtout caractérisé cette cérémonie commémorative, en résumé convenable, mais modeste. Avant, on annonçait ceci, cela: des merveilles, la présence autour du buste des survivants créateurs et créatrices des grands rôles du maître; le public s'attendait à voir Mmes Falcon et Dorus-Gras, qui doivent avoir de quatre-vingt-trois à quatre-vingt-six ans, donnant le bras à Duprez et à Obin, le plus jeune des «anciens». Cela ne se pouvait guère, et cette partie du programme a été sagement coupée.

Après, grand bruit parce que le service des journaux n'avait pas été fait. Toute la presse, puis l'élite des arts et de la littérature conviées à la fête et occupant les grandes places, cela eût été un digne et beau spectacle. Mais il ressort des raisons produites par la Direction, que cela n'était pas possible, les abonnés des trois jours ayant droit à avoir des places pour ces soirées extraordinaires. Peut-être, pour tout accorder, MM. Ritt et Gailhard eussent-ils dû chercher une autre combinaison. C'est passé, maintenant, et nous ne voulons pas insister sur cette malencontreuse aventure qui a failli soulever des tempêtes.

Le point culminant de la soirée a été la grande scène de la bénédiction des poignards des *Huguenots*, avec Mme Deschamps-Jéhin (Catherine de Médicis) remplaçant Saint-Bris pour l'organisation de la Saint-Barthélémy. Certes, Mme Deschamps a fait preuve d'un sentiment dramatique supérieur dans l'interprétation de cette admirable page, et sa voix s'est affirmée puissante et belle; mais, franchement, cette substitution de personnage n'ajoute rien du tout à l'intérêt de la scène et nous espérons qu'on s'en tiendra à cette unique expérience de «soirée extraordinaire». Le reste du quatrième acte des *Huguenots* a été chanté par M. Duc et Mme Adiny qui, ce soir-là, semblaient assez mal disposés. Nous avons donné le programme complet de la solennité et pouvons donc nous borner à dire qu'il a été ponctuellement suivi; rien n'a manqué, pas même la poésie de M. Jules Barbier, dite par M. Mounet-Sully avec beaucoup de tact et de talent.

* * *

La célébration du centenaire a prouvé que Meyerbeer est aujourd'hui très discuté, parfois même éreinté galamment.

Les esprits avancés, les analystes déclarent que Meyerbeer a fait son temps, que sa musique, écrite seulement pour agir sur les nerfs, produire de l'effet sur le gros public, n'est plus à la hauteur d'une époque de pure science, d'une époque où tout doit être coulé dans le moule wagnérien, au risque de n'entendre bientôt, d'un bout de la terre à l'autre, qu'un seul

genre de musique. Raisonnant à ce point de vue absolu, les avancés ont raison d'attaquer Meyerbeer, car celui-là et Verdi sont les maîtres qui, depuis quarante ans, ont le plus fortement ému la foule sur toutes les scènes de l'univers. Meyerbeer, c'est l'opposé du système wagnérien; Wagner le sentit bien quand, devenu puissant, il critiqua son ancien protecteur pour lequel il avait naguère épuisé les formules admiratives. Attaquer Meyerbeer, c'est miner tout le système lyrique du siècle.

Il ne faut pas croire qu'en France seulement Meyerbeer soit discuté ainsi; en Allemagne il y a contre lui une réaction bien plus forte que chez nous.

* * *

L'art est décidément dans une époque de transition bien intéressante à étudier, bien redoutable aussi pour l'avenir. Les impatients d'une part, les entêtés de l'autre, font qu'on discute beaucoup et que partout règne l'exagération. C'est au point que lorsque vous parlez d'éclectisme, on vous regarde comme une ambulante curiosité! La nouvelle école veut aller trop vite et a le tort de critiquer sans aucune mesure ce qui ne sort pas d'elle; les tenants du passé s'emportent et vont jusqu'à nier la valeur des grandes œuvres nouvelles; on ne discute pas, on s'invective; volontiers on se jetterait des partitions à la tête.

Laissons faire et attendons paisiblement que la foule prononce, cette foule impressionnable qu'aucune passion d'école n'entraîne et qui juge dans la plénitude de sa //170// superbe naïveté, de son bon sens inflexible. Cette foule admire encore Meyerbeer, Halévy, Donizetti, Bellini, Rossini, Verdi, Weber, Gounod, Hérold, Auber, Ambroise Thomas et autres qui l'émeuvent ou la charment; elle commence à fêter nos jeunes Français et applaudit *Lohengrin*; donc doucement elle marche, son sens musical se développe; ne cherchons pas à la contraindre, ne lui donnons pas une indigestion de nouvelles formules.

On a fêté Meyerbeer à l'Opéra; on va le fêter à l'Opéra-Comique, ainsi qu'on a fait pour Auber, Hérold, Boieldieu. C'est bien. Marchons, modifions notre art, enrichissons-le, mais ne négligeons pas de rendre un juste hommage aux maîtres passés qui ont augmenté notre patrimoine. Faut-il brûler la paternelle maison parce que son architecture n'est plus de style?

CH. G.

L'ART MUSICAL, 30 novembre 1891, pp. 169-170.

Journal Title:	L'ART MUSICAL
Journal Subtitle:	Revue bimensuelle
Day of Week:	Monday
Calendar Date:	30 NOVEMBRE 1891
Printed Date correct:	
Volume Number:	
Year:	30 ^e ANNÉE
Series:	
Issue:	22
Pagination:	169 à 170
Title of Article:	LE CENTENAIRE DE MEYERBEER
Subtitle of Article:	
Signature:	Ch. G.
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Front-page lead article
Cross reference:	